

*Janine Erny*

*La vie et l'œuvre de l'artiste alsacien*

*Théophile Klem*

*(1849-1923)*

**Un maître de l'art sacré**

LES ÉDITIONS DU NET  
70, quai de Dion Bouton - 92800 Puteaux

Photo de couverture : un ange du maître-autel de l'église Saint-Amarin.  
Le crédit photo de la couverture est à attribuer à F.-X. Greth, photographe, et à la mairie de Saint-Amarin.

© Les Éditions du Net, 2012  
ISBN : 978-2-312-00371-9

*La vie d'exception  
de Théophile Klem*

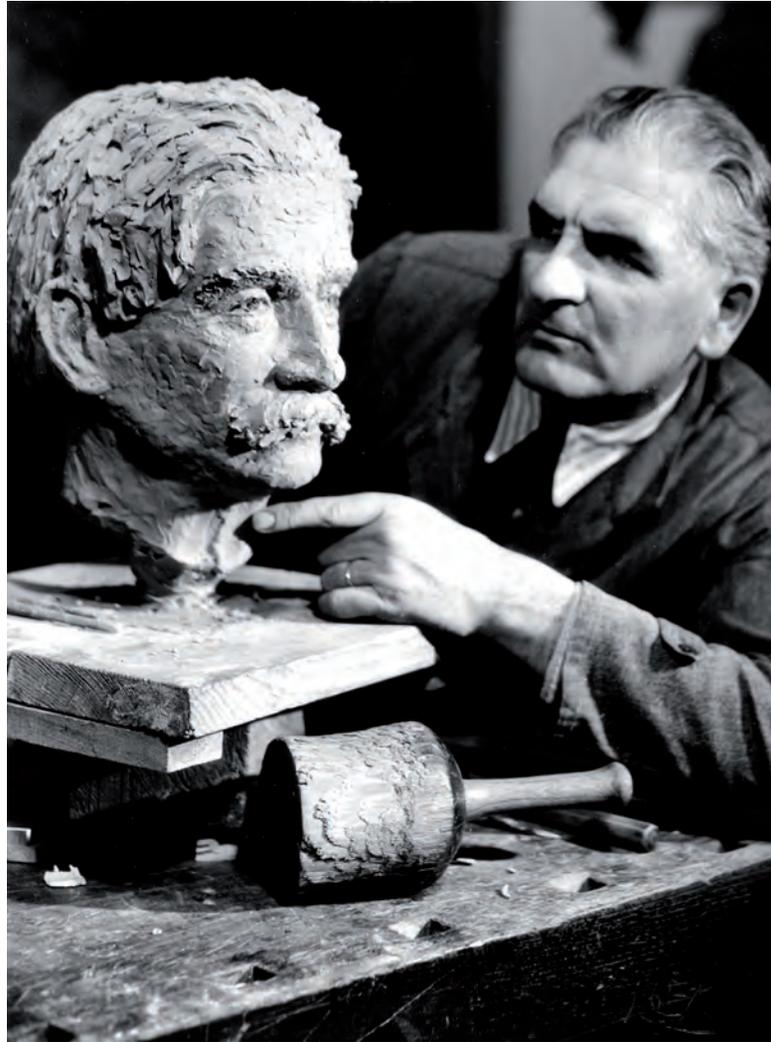


Théophile Klem (coll. privée).

*« L'art lave notre âme de la poussière du quotidien. »*

*Pablo Picasso*

*À Albert, mon père<sup>1</sup>.*



Albert Erny (coll. privée).

---

1. Albert Erny (1906-1999), maître-sculpteur, chevalier des Arts et Lettres, chevalier de l'Ordre papal de Saint-Sylvestre.



# *Abréviations*

<b>AAS</b>	Archives de l'archevêché de Strasbourg
<b>AC</b>	Archives communales
<b>AD 57</b>	Archives départementales de la Moselle
<b>AD 67</b>	Archives départementales du Bas-Rhin
<b>AD 68</b>	Archives départementales du Haut-Rhin
<b>AHCC</b>	Archives des hospices civils de Colmar
<b>AMC</b>	Archives municipales de Colmar
<b>AMN</b>	Archives municipales de Nancy
<b>AP</b>	Archives paroissiales
<b>ASIM</b>	Archives de la Société industrielle de Mulhouse
<b>BGSS</b>	Bibliothèque du grand séminaire de Strasbourg
<b>BMC</b>	Bibliothèque municipale de Colmar
<b>BNUS</b>	Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg
<b>BSS</b>	Bulletin de la Société Schongauer
<b>DNA</b>	Dernières Nouvelles d'Alsace
<b>NDBA</b>	Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne
<b>RCA</b>	Revue catholique d'Alsace



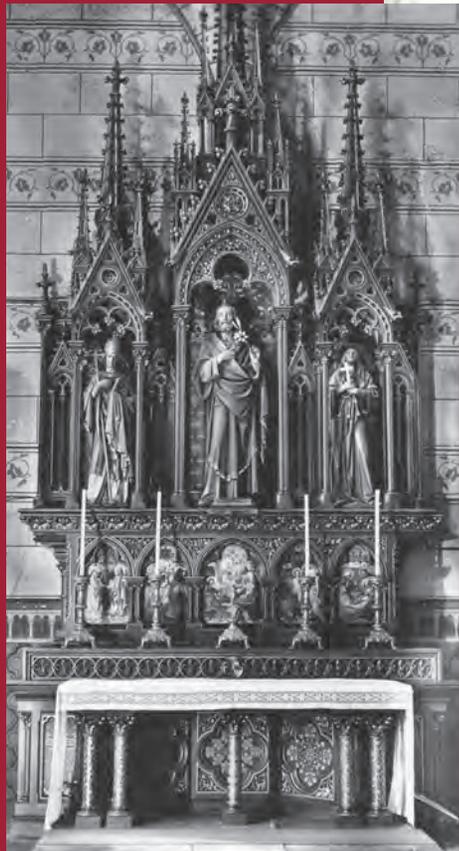
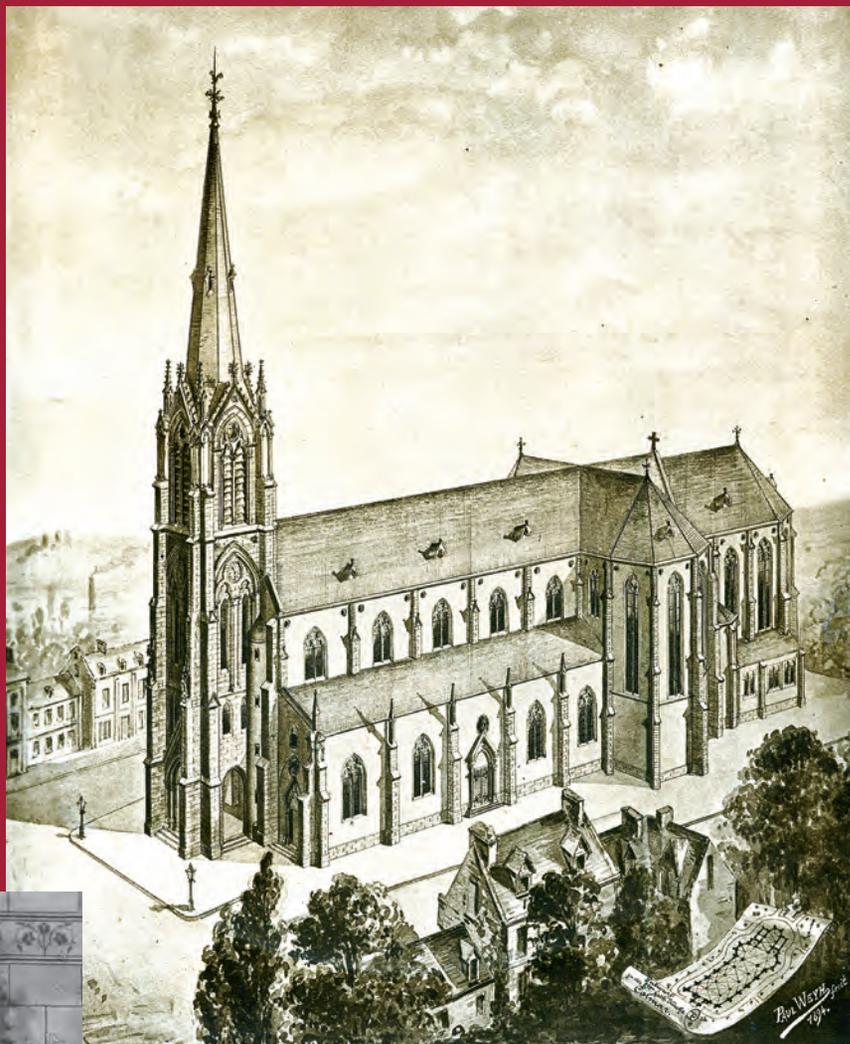


À nos anciens,

En hommage à ces Colmariens talentueux de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, tels Lersé, Goutzwiler, Hugot, Fleischhauer, Waltz et Klem qui, avec constance, abnégation et discernement, ont joué un rôle prépondérant dans la sauvegarde et la mise en valeur de notre bien patrimonial.



Vue de l'église Saint-Joseph  
à Colmar, par Paul Weyh, 1894  
(coll. privée).



Un des autels latéraux de l'église  
Saint-Joseph de Colmar, datant de 1900.

# In memoriam

Au soir de sa vie, mon père, l'héritier de l'atelier de sculpture paternel, exprimait souvent le regret d'avoir vu tomber dans l'oubli le maître-sculpteur Théophile Klem, tant estimé de ses contemporains, aussi bien dans sa ville natale que dans le reste de l'Alsace, en Lorraine, dans les Vosges et même à l'étranger.

Peu à peu s'est imposée à moi l'idée d'aller à la rencontre de ce personnage quasi mythique dont le nom avait résonné à nos oreilles enfantines comme celui d'un ami dont on parle souvent mais que l'on ne voit jamais. Et longtemps après son décès, il était évoqué avec respect par ceux qui avaient été ses proches collaborateurs, tel Jean-Baptiste Erny, notre grand-père paternel, contremaître des sculpteurs de l'atelier. Aussi, lorsqu'il avait construit son propre atelier, à peu de distance de celui de Théophile Klem, l'ancien élève était-il resté pénétré de l'esprit de son maître.

L'atelier de sculpture<sup>2</sup> et notre lieu d'habitation étant situés en face du flanc ouest de l'église Saint-Joseph, entièrement meublée à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle par Théophile Klem, c'était du côté de l'autel dédié à saint Joseph que la famille se plaçait à la messe dominicale. Dans les petits bancs réservés aux enfants, la vision sur le chœur n'était que partielle, mais nous étions face aux regards du père nourricier de Jésus, un lys à la main, de Charles Borromée, revêtu de l'habit cardinalice, et du pape Léon IX, coiffé de sa tiare. Variant selon nos états d'âme, leur visage exprimait tantôt une douce sollicitude, tantôt une impassibilité déconcertante. Nous ne comprenions pas pourquoi ces saints se trouvaient enfermés à trois quarts, chacun dans sa niche du retable qui entravait toute tentative de mouvement ou d'évasion. Cette éventualité d'escapade nous aurait agréé plus que tout car de nouveaux personnages auraient permis d'imaginer d'autres mystérieuses relations à la fois entre eux et avec nous. Ces « choses » qui, selon Gaston Bachelard, « rendent regard sur regard », étaient toujours là, comme à disposition, avec leurs secrètes sollicitations et leur écoute bienveillante. Mais c'est nous qui leur donnions vie et leur prêtions pensées et sentiments<sup>3</sup>.

---

2. Repris par mon père Albert, puis mon frère Jean-Jacques.

3. Mon cousin Pierre, complice de nos rêveries et jeux enfantins, écrit : « Comme j'ai grandi à l'ombre de l'atelier de sculpture du grand-père Jean-Baptiste Erny, d'*r Klem*, comme on disait, a hanté nos oreilles sans doute avant même notre naissance. On ne savait pas qui c'était, mais il était là, planant au-dessus de nous comme une sorte de *daimon* tutélaire, de composante incontournable de l'inconscient familial, d'incarnation du surmoi collectif, de référence absolue... » (*La maison du sculpteur*, 1999).

Il est vrai que les enfants que nous étions, fascinés par ces autels et leurs statues polychromes, préférions en grandissant des formes plus propres aux goûts de notre époque. Mais le balancier du temps revenant inexorablement, sitôt la fin de son mouvement atteint, montre que le « déjà vu » peut toujours révéler des aspects inexplorés. Aussi le temps semble-t-il venu de jeter un regard neuf sur la vie et sur les activités artistiques du créateur Klem. Cette tâche ne sera certes pas aisée car nous ne disposons ni d'écrits, ni de documents d'atelier, et les contemporains de l'artiste nous ont quittés depuis longtemps déjà. Seules la consultation d'archives, la lecture de la littérature traitant de l'époque, la recherche de témoins indirects et les visites de lieux où le sculpteur est intervenu permettront l'accomplissement d'un tel projet.

Étant donné que quête spirituelle, pratiques religieuses, incidences politiques et mouvements sociaux se répercutent sur l'ensemble d'un groupe et imprègnent la vie quotidienne des individus qui le constitue, dans cette étude, l'esprit de l'époque, le *Zeitgeist*, règnera en maître absolu.

C'est en suivant les différentes étapes de l'existence de Théophile Klem que l'on pourra sans doute voir émerger d'un arrière-fond où se déroulent des événements de tout ordre – dont le caractère fluctuant est souvent peu perceptible ou difficile à déchiffrer – l'artiste, le chef d'un atelier et, plus généralement, l'homme privé et public.

# Les devanciers du sculpteur

**T**héophile, né dans un environnement favorable à l'éclosion de son propre talent, est redevable à son père, Jean-Baptiste, puis à son frère Alphonse et à son beau-frère Albert Weiss d'avoir pu, dès son jeune âge, se familiariser avec l'ambiance d'un atelier de sculpture et bénéficier de leur savoir-faire. C'est donc en connaissance de cause qu'il s'est lui-même lancé dans le métier de ses devanciers. Aussi une courte biographie et la présentation d'un choix de leurs œuvres, peuvent-elles éclairer de façon utile la vie et l'étonnante production artistique du fils et du frère Théophile.

## JEAN-BAPTISTE, SON PÈRE (1816-1863)

Jean-Baptiste Klem fut le premier de la famille à entrer dans le monde des créateurs d'art sacré<sup>4</sup>. De l'histoire de sa famille, des préoccupations de l'époque, et bien entendu, de ses aptitudes et de ses goûts émergea une carrière qui, tout en bénéficiant de l'apport du passé, fut elle-même porteuse de visions nouvelles.

### Tout commença à la *Stichmühle*

L'histoire de Jean-Baptiste commença à Kembs, le 16 juillet 1816. Comme il était de coutume à l'époque, il se vit attribuer le même prénom qu'un de ses frères, décédé moins de trois années auparavant.

Son père, Joseph, meunier, charpentier, mécanicien et réparateur de moulin (*Mühlarzt*) originaire de Luttingen (Bade) et sa mère, Marie-Anne, née Weiss, de Rheinsulz (Argovie), étaient arrivés en Alsace – région voisine – au début du XIX<sup>e</sup> siècle. On peut se demander si ce déménagement avait été motivé par des raisons politiques ou des contraintes économiques. Les deux sans doute, puisque le couple, résidant dans l'aire conquise par Napoléon, avait pu acquérir un moulin, bénéfice

---

4. La notion de sacré se rapporte à ce qui est mis en dehors des choses ordinaires, fait partie de l'essence même de l'homme, mais, varie d'une société à l'autre. Dans le contexte de l'édifice culturel, les techniques de construction et de décoration, mises au service du spirituel et de la représentation sensible de la théologie, participent à la force immanente et transcendante du sacré. Bien que ne recouvrant pas le même champ sémantique, les termes art sacré et art religieux seront utilisés ici sans distinction.



La *Stichmühle*, moulin à grains à Kembs (Société d'histoire de Kembs).

accordé aux meuniers depuis la Révolution française. Le 13 octobre 1817, Joseph Klem (patronyme alors souvent orthographié Klemm) et son épouse étaient donc devenus propriétaires de la *Stichmühle*<sup>5</sup>, à Kembs-Loechlé, moulin qui résume à lui seul une page de l'histoire de la terre d'Alsace. Construit en 1612 sous l'administration habsbourgeoise d'Ensisheim, il avait été détruit par les Suédois, reconstruit dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, puis fréquemment remanié avant d'être livré à l'abandon suite aux dommages de la Seconde Guerre mondiale.

Pour Joseph et son épouse, la vie ne fut pas facile. En plus de l'éducation de leurs six enfants, il leur fallut, sans répit, solliciter l'administration pour essayer de résoudre le problème de l'arrivée d'eau dans le canal de dérivation desservant le moulin. En effet, entre 1824 et 1827, le creusement du canal de Huningue qui alimentait le *Augraben* eut pour effet la réduction à un tiers du débit de l'eau.

Au décès, à l'âge de 49 ans, de son mari, la veuve, ainsi que deux des six enfants, Joseph et Arnold, continuèrent à assurer l'exploitation du moulin. Une prise d'eau accordée en 1833, puis fermée en octobre 1837 eut pour conséquence de placer une nouvelle fois la famille dans un grand embarras, comme en témoigne une lettre adressée au préfet, dont voici un extrait : « La famille nombreuse voit son existence attaquée à cœur. En la laissant végéter dans son pénible état actuel ou en évitant de lui prêter appui pour l'en faire sortir au plus tôt, on réduirait toute une famille, déjà si malheureuse par les antécédents, à une position voisine de la misère ! »

5. Le mot *Stich* désigne une entaille en pente dans une terrasse, ici la terrasse rhénane, permettant l'accès à l'eau.

En 1839, le problème récurrent de l'alimentation en eau trouva finalement une issue satisfaisante.

Après la disparition de leur mère, en 1840, les frères Klem prirent la décision de changer de cap. Le 19 juin 1843, ils se défirent de la *Stichmühle* par vente aux enchères. Joseph se maria et continua son métier de meunier à Berentzwiller. Mais peu d'années plus tard, il fut retrouvé mort de froid sur le chemin conduisant à son village (une croix en pierre en marque l'endroit). Arnold, quant à lui, s'installa à Erstein. Parmi les autres enfants Klem, Jean-Baptiste choisit le métier de stucateur et Lucie épousa Michel Moehringer, originaire de Vieux-Brisach, tuilier et maître-tailleur de pierre de profession à Altkirch<sup>6</sup>. C'est M<sup>gr</sup> Alphonse Kannengieser qui fournit quelques détails sur la famille, car ses propres parents avaient travaillé un certain temps à la *Stichmühle* comme fermiers. En 1893, il racheta pour son propre compte ce moulin à M. Cacheux<sup>7</sup>.



M<sup>gr</sup> Modeste Schickelé.

## Une vie errante de stucateur<sup>8</sup>

Lorsque dans les années 1920, M<sup>gr</sup> Modeste Schickelé<sup>9</sup> fut pressenti pour écrire la vie de Théophile Klem (il mourut avant que le projet ne vît le jour), il se tourna tout naturellement vers son collègue M<sup>gr</sup> Alphonse Kannengieser : « Dans ma jeunesse, écrivit-il, j'ai beaucoup entendu parler de Jean-Baptiste Klem par mon père qui, tout jeune encore, entra dans ses ateliers et y apprit le métier de stucateur, de doreur et de sculpteur. Ensemble, les deux ont restauré et embelli (*dass Gott erbarme*) un grand nombre d'églises du Sundgau. C'était deux joyeux compères qui travaillaient ferme et s'amusaient avec non moins d'ardeur. Mon père m'a raconté une foule d'anecdotes désopilantes sur leurs prouesses artistiques. Je n'en citerai qu'une qui vous amusera peut-être. Ils avaient passé tout un hiver dans je ne sais plus quelle riche commune du Sundgau. Chaque soir, après avoir fait des chefs-d'œuvre en stuc, ils se retiraient dans leur auberge où les rejoignirent le maire et les conseillers municipaux et l'on bambochait ferme. Lorsque la restauration de l'église fut terminée, il se trouva qu'il y eut à l'auberge une note formidable qu'il s'agissait de payer. Naturellement, il incombait à la commune de financer, puisque c'était le conseil municipal qui avait fait la noce avec les stucateurs. Mais quel nom donner à ces dépenses surrogatoires qui n'avaient rien à voir avec le stuc ? On majora en vain toutes les dépenses faites pour les autels, la chaire, etc., il restait encore un millier de francs pour lesquels on n'avait pas trouvé de nom.

6. La pierre tombale du couple, se trouvant dans le cimetière Saint-Morand à Altkirch, est sans doute sculptée par l'époux.

7. MM. Hilfiger, Zimmermann et Girardi, De Cambete à Kembs, *Bulletin de la Société d'histoire et de géographie de Kembs*, 2001.

8. Le stuc est un mélange de plâtre fin, de colle et de poussière de marbre.

9. Doyen du chapitre de Strasbourg, il fut le mentor du jeune Théophile avant de devenir son ami fidèle et confident.

N'y a-t-il plus rien à faire ? demanda anxieusement le maire. Alors mon père, qui en ce temps là était très gamin, eut une idée de génie. Il trouva qu'il y avait encore quelque chose à faire et dans le budget de la commune figure entre autres dépenses cette mention ébouriffante « *dem heiligen Mauritius die Stieffel gewichst 1 000 frs* » (avons ciré les bottes de saint Maurice pour la somme de 1 000 francs). Vous voyez mon cher Seigneur que dans ce temps là on savait encore s'amuser, même dans les choses graves. Quand mon père parlait de ses occupations à cette époque lointaine, il riait en disant : « *Mr han d'Heiliga angschmiert* » (nous avons bien dupé ces saints). »<sup>10</sup> M<sup>gr</sup> Kannengieser nous apprend aussi que Jean-Baptiste Klem exerça son métier de stucateur non pas à la *Stichmühle* même, mais juste à côté, au *Schaeferhof*, dans la maison de Jean-Baptiste Rey qui avait donné sa fille Victoire en mariage à Joseph Klem, le frère aîné de Jean-Baptiste. C'est là que le propre père de M<sup>gr</sup> Kannengieser était entré en apprentissage sous la direction de Jean-Baptiste Klem, jusqu'au départ de ce dernier pour Colmar. Ayant décidé de ne pas l'accompagner, il s'établit à son compte à Bartenheim et engagea comme ouvrier menuisier Joseph Guthlin, père du futur prélat et frère du vicaire général d'Orléans. Détails d'importance car, pour Théophile, fils de Jean-Baptiste, ces personnes joueront un rôle important tout au cours de sa vie.

## À la conquête de la vie

En 1843, alors qu'il était âgé de vingt-sept ans, Jean-Baptiste Klem se vit confier la réalisation du mobilier pour l'église Saint-Blaise, à Muespach. Il y exécuta les autels, la chaire et les fonts baptismaux en grès et en bois.

La même année, il restaura dans son nouvel atelier de Kientzheim le baldaquin du maître-autel, ainsi que deux autels vermoulus du XVIII<sup>e</sup> siècle de l'église paroissiale du village. Son travail donna apparemment entière satisfaction aux commanditaires. Dans sa monographie sur cette localité (publiée en 1982), le chanoine Papirer<sup>11</sup> écrit : « Il restaura par un travail artistique minutieux les sculptures et les colonnes, si bien qu'il nous est encore possible aujourd'hui de contempler la beauté de ces vieux autels conservés. »

Dans ce bourg cossu vivait Marie-Anne, fille de François-Joseph Reffé, aubergiste à l'enseigne « À l'Ours » où, semble-t-il, Jean-Baptiste avait pu installer provisoirement son atelier. Le 3 mai 1843 eurent lieu les noces du jeune sculpteur et de la fille de l'aubergiste. La famille Reffé jouissait d'une bonne renommée dans cette cité du vignoble haut-rhinois qui avait eu parmi ses résidents le prestigieux baron Lazare de Schwendi, propriétaire du château des Lupfen.

Peu après, le jeune couple alla s'établir à Kembs, sur les terres familiales à Jean-Baptiste, avec l'intention d'y installer une fabrique d'objets en stuc. L'autorisation

10. BGSS, 4076 / 38 Q : courrier de M<sup>gr</sup> Kannengieser du 28.10.1924.

11. Eugène Papirer, *Kientzheim en Alsace*, 1982.

de cette installation fut accordée par le sous-préfet d'Altkirch le 23 mai 1844<sup>12</sup>. C'est là qu'en 1844 et 1845 vinrent au monde Joséphine et Alphonse, les deux premiers enfants du couple.

Dans un courrier, Théophile dit que son père exerça son métier à Colmar dès 1846. Qu'est-ce qui avait incité le couple à quitter si rapidement Kembs pour s'installer dans cette ville ? Une question d'opportunité professionnelle probablement, puisque l'occasion lui fut donnée de prendre la succession d'un doreur du nom de Raguët. Par ailleurs, la ville de Colmar lui permettrait certainement de développer davantage ses talents et de s'insérer plus avant dans la mouvance artistique à laquelle l'esprit religieux accordait un intérêt nouveau. De fait, M<sup>gr</sup> André Raess, ayant accédé au trône épiscopal le 14 février 1842, était grandement impliqué dans le réveil religieux favorable à l'implantation de nouvelles églises dans le diocèse. Il allait ainsi donner une impulsion aux métiers artisanaux dont l'activité était liée à leur construction et à leur décoration. Dans ce contexte propice, nombre d'artisans, amenés à travailler à une autre échelle et avec des moyens de diffusion différents, profitèrent de l'avancée des technologies et des nouveaux moyens de transport, dont le chemin de fer naissant n'était pas le moindre. Une motivation supplémentaire du déménagement du couple était peut-être d'ordre familial, puisque occasion était ainsi donnée à M<sup>me</sup> Klem de se rapprocher de sa famille à Kientzheim.



L'auberge de l'Ours, à Kientzheim.

## L'adaptation technique au service d'une nouvelle esthétique

En évoquant le père de Théophile Klem, voici ce que M<sup>gr</sup> Kannengieser écrivit, en 1924, au chanoine Schickelé : « Son père est venu à une période de transition ou plus exactement à la naissance « de l'art véritable » qui dormait au cours des errements de la Révolution et des tourments des guerres de l'Empire ; lorsqu'il s'éveilla, il ne sut pas où aller pendant un certain temps. Sous l'influence de la monarchie bourgeoise, on alla vers un dépouillement et la décoration d'église se réduisit à l'utilisation du faux marbre. Dans cette spécialité, Jean-Baptiste Klem était parvenu à une grande compétence car il savait imiter à la perfection le vrai marbre. »

Or le passage de styles académiques, en particulier du néo-classicisme, au style néo-médiéval obligea certains corps de métiers à s'adapter à de nouvelles caractéristiques techniques et esthétiques. Un stucateur comme Jean-Baptiste Klem dut délaisser sa spécialité qui n'était désormais plus prisée et installer un atelier avec des machines et outillage adéquats lui permettant de recevoir sculpteurs et

---

12. AD 68, 1 Z 18.

menuisiers. Par souci de diversification, il implanta un magasin de vente dans la maison « Méquillet » pour lequel il obtint de la mairie, le 28 août 1859, le permis de créer une vitrine. La mécanisation avait cependant fait son apparition, mettant à disposition des éléments décoratifs fabriqués en série.

Un de ces matériaux, alors déjà utilisé en France depuis le premier Empire, était le carton-pierre (mélange de papier de soie bouillie, colle animale et craie). La diffusion d'objets ainsi fabriqués en masse était facilitée par la mise sur le marché de catalogues commerciaux. Les reliefs des quatre évangélistes sur les panneaux de la chaire de l'église Sainte-Madeleine à Riquewihr restent un bel exemple de l'utilisation par Jean-Baptiste Klem de ce matériau disponible à moindre coût venant en complément de ses propres réalisations<sup>13</sup>.

L'évolution des conceptions et des techniques à mettre en œuvre ne rendaient pas la tâche aisée à des artisans comme Jean-Baptiste Klem puisqu'en plus du bois sculpté à la pièce (statuaire et décoration), la production mécanique introduisant des éléments fabriqués en série demandait des investissements conséquents.

La rencontre de Jean-Baptiste avec le facteur d'orgues Joseph Merklin déboucha non seulement sur une collaboration d'ordre professionnel fructueuse, mais encore sur l'établissement de liens familiaux, puisque le fils de l'un épousa la fille de l'autre<sup>14</sup>.



Joseph Merklin,  
le facteur d'orgues  
(coll. privée).

13. En Alsace, un des représentants de cette fabrication de décor en carton-pierre fut Jacques Heiligenthal (1785-1870). Après avoir racheté, en 1824, la manufacture créée par Joseph Beunat qui avait exploité le procédé anglais Wedgwood (applications de moulures en mastic-pierre), il continua son activité à Scharrachbergheim et à Strasbourg. De ses entreprises sortirent des décors éclectiques : byzantins, néo-classiques, et néo-gothiques. À partir de 1846, Jacques Heiligenthal produisit également des bas-reliefs et des statues religieuses. *NDBA*, supplément, 2006.

14. Joseph Merklin, né le 17 février 1819 à Oberhausen (fils d'un modeste facteur d'orgues chez qui il apprit son métier avant de poursuivre sa formation à Lucerne, à Ludwigsburg (Allemagne) dans la maison Walcker en 1837, avant d'être contremaitre du facteur Wilhelmy Korfmacher et d'ouvrir son propre atelier à Ixelles, près de Bruxelles, en 1843, et de s'associer au facteur Schütze, en 1849. Cet homme dynamique, intéressé par des techniques nouvelles, racheta la maison parisienne Ducroquet et créa une manufacture à Lyon. Jouissant d'un prestige de plus en plus grand, la Société Merklin-Schütze construisit, en 1857, l'orgue de la cathédrale de Murcie en Espagne. À partir de 1860 et jusqu'en 1881, Merklin installa en Alsace une douzaine d'instruments. Il fut avec Cavallé-Coll l'un des créateurs de l'orgue symphonique qui s'installait dans les salons parisiens en vogue. La mode, comme ailleurs en Europe, allait alors à la musique classique allemande. Des concerts se donnaient dans des grands théâtres, des hôtels particuliers, des églises comme Saint-Eustache possédant notamment un orgue Merklin, mais aussi dans les villes d'eau comme Baden-Baden où se pressait tout ce que l'Europe comptait de beau monde. Ces fêtes de l'élite européenne, interrompues par la guerre, reprirent cependant bien vite à Paris et ce jusqu'en 1883. Quant à Joseph Merklin, d'origine allemande, il se réfugia à Romont, en Suisse, lors de l'annexion prussienne. Dans cette ville, il ouvrit un établissement occupant une vingtaine d'employés. Il y construisit les orgues des églises de Romont, Martigny, Carouge et celui du temple de Vandœuvre. En 1873, après avoir obtenu la nationalité française, il retourna à Paris où il se lia avec le facteur d'orgues Joseph Gutschenritter. C'est au début de leur carrière que le facteur d'orgues et le sculpteur Jean-Baptiste Klem travaillèrent ensemble sur des chantiers en Alsace et en Suisse.

## Une application à la collégiale de Colmar<sup>15</sup>

À la collégiale de Colmar, le curé Meyer s'était attaché à la restauration de la chapelle de la Vierge « pour lui donner un air de richesse correspondant au culte qui y était célébré. » L'autel construit par Jean-Baptiste Klem, selon les plans de l'architecte parisien d'origine néerlandaise, Johann van Soolen, fut solennellement consacré le 1<sup>er</sup> mai 1861. La statue de la Vierge du XVI<sup>e</sup> siècle était placée sous un baldaquin gothique orné d'un clocheton ajouré et flanqué de deux niches qui abritaient un ange portant une banderole. D'après l'archiviste Herzog (1933), « l'ensemble formait ainsi un gracieux retable en chêne auquel on avait laissé sa teinte naturelle ; les nervures seules étaient ornées d'un léger filet d'or. Cet autel [...] était un véritable chef-d'œuvre pour son époque [...]. »<sup>16</sup>

## La fin d'une carrière prometteuse

C'est dans l'église de Moosch, placée sous le vocable de Saint-Augustin, que Jean-Baptiste Klem fit une chute fatale du haut de la tribune d'orgue en cours d'installation. L'acte de décès fut ainsi rédigé : « Ce 16 octobre 1863 se présentent devant le greffier Édouard Klem, âgé de 24 ans, domicilié à Degerfelden, district de Lörrach, Grand-Duché de Bade, cousin du défunt, et Albert Weiss, âgé de 27 ans, sculpteur, gendre du défunt, domicilié à Colmar, lesquels déclarent que ce jour, à minuit et demie, est décédé au domicile Petite rue des Augustins n° 7 à Colmar, Jean-Baptiste Klem, âgé de 47 ans, sculpteur et stucateur natif de Kembs, canton d'Habsheim, époux de Marie-Anne Reffé, sans état, fils des époux Joseph Klem, mécanicien, et Anne-Marie Weiss, sans état. »

Ce décès mit fin à une carrière qui semblait toute tracée et projeta à la tête d'une entreprise qui comptait pas moins d'une cinquantaine d'employés<sup>17</sup> sa veuve, son gendre, Albert Weiss, et son fils Alphonse.



La tribune d'orgue de l'église Saint-Augustin de Moosch.

## LA CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ KLEM-WEISS

À la suite du décès du fondateur de l'entreprise Klem, il était sans doute devenu nécessaire de vendre une partie de la propriété familiale puisqu'en août 1864, le jardin, situé rue de la Gare à Colmar, fut cédé au limonadier Henri Hedrich pour la

15. Un choix de ses œuvres apparaît dans la deuxième partie de l'ouvrage.

16. Émile Herzog, L'œuvre artistique de M. Klem, *Revue catholique d'Alsace*, 1933.

17. ASIM, courrier du 26.6.1889.



Le sculpteur Albert Weiss, neveu des frères Klem, et son épouse en 1914 (coll. privée).

somme de 15 000 francs. Un acte notarié du 2 janvier 1865<sup>18</sup> atteste la constitution d'une société : « Madame Marie-Anne Reffé, marchande de dorures, veuve de M. Jean-Baptiste Klem, décédé, stucateur et doreur à Colmar, M. Albert Weiss, son gendre, sculpteur, et M. Alphonse Klem, fils, aussi sculpteur, tous les trois demeurant en ladite ville, ce dernier encore mineur mais émancipé, assisté à l'effet de ce qui suit, de M. François-Antoine Reffé, son oncle, gourmet [dans le sens de testeur et vendeur de vin] demeurant à Kientzheim, curateur nommé à son émancipation et autorisé par M<sup>me</sup> Klem, sa mère sus-dénommée, à faire le commerce de marchand-doreur et à contracter toute entreprise relative à ladite profession, le tout aux termes d'une délibération du conseil de famille de M. Klem, prise devant M. le juge de paix du canton de Colmar et d'une déclaration faite devant le même magistrat, en date des 17 et 20 octobre 1864, desquelles délibérations et autorisations des expéditions ont été enregistrées et affichées au tribunal de commerce de Colmar au vœu de la loi. Les parties en présence établissent entre eux une société au nom collectif, sous la raison Veuve Klem, fils et Weiss, pour la fabrication et le commerce d'articles de sculpture en pierre et en bois, d'ameublement d'église, de menuiserie et découpures par procédés mécaniques, de dorure, de miroiterie et de tous autres objets relatifs à l'industrie et au commerce dont il s'agit. Le siège de la société est élu au domicile actuel des parties. »<sup>19</sup>

Le mauvais sort continua cependant de frapper puisque le 11 juillet 1866 se présentèrent à nouveau à l'état civil de la ville de Colmar pour la déclaration suivante : « Alphonse Klem, âgé de 21 ans, sculpteur, beau-frère du défunt et Jean Weyh, âgé de 25 ans, doreur, voisin du défunt Albert Weiss, âgé de trente ans, sculpteur, natif de Waldkirch (Bade), époux de Marie-Anne Eugénie Klem, sans état, fils de feu Joseph Weiss, maître-boulangier et de Marie-Anne Hug, sans état, domiciliée à Waldkirch susdit, conjoints, était décédé en son domicile rue du Magasin à Fourrage n° 2 en cette ville. »

Albert Weiss laissa un fils, né le 1<sup>er</sup> janvier 1864 à Colmar, du nom de Albert Alphonse Jean-Baptiste Eugène. Plus tard, après des études aux Beaux-Arts de Munich et de Paris, ce fils vint travailler à l'atelier Klem et participa à la restauration de la collégiale de Thann, sculptant des statues sur le grand portail et le portail sud. C'est dans cette ville qu'il rencontra sa future épouse, Joséphine Blocher, fille de l'entrepreneur Joseph Blocher et de Christine Kohler. Marié en octobre 1894, il sera élu maire de Thann le 31 mars 1923, soit quelques mois avant le décès de son oncle Théophile.



Portail principal de la collégiale de Thann sur laquelle a œuvré Jean-Baptiste Weiss, neveu de Théophile.

18. AD 68, étude de M<sup>c</sup> Martin, fol. 65v, c. 5.

19. Sur la lettre écrite à la clientèle annonçant la constitution de la société fut inclus un spécimen des signatures des trois associés (documents conservés aux AC de Dambach-la-Ville dans le dossier de la construction de l'église de 1865).

Selon un recensement de la ville de Colmar de 1866, la veuve de Jean-Baptiste Klem habitait la Petite rue des Augustins avec ses quatre enfants : Alphonse, Théophile, Joséphine et Marie-Thérèse, âgés respectivement de 21, 17, 14 et 8 ans.

La Société fournit l'ameublement des églises de Dambach et d'Ammerschwihl.

## ALPHONSE, LE FRÈRE AÎNÉ (1845-1899)

### De Kembs à Colmar

Alphonse Klem naît à Kembs le 7 juillet 1845. Ses parents, lorsqu'il a un an, viennent s'établir à Colmar avec sa sœur Eugénie, son aînée d'un an. Leur nouvel habitat se situe aux confins de la ville, alors marqués par la voie ferrée. L'année suivante, le couple Klem a la douleur de perdre, à sa naissance, une petite fille du nom de Marie. Mais à l'âge de quatre ans, Alphonse a la joie de voir arriver Théophile, qui sera pour lui un partenaire de jeux et avec lequel il partagera plus tard l'atelier paternel. En 1850, un autre petit garçon, Joseph, décède à l'âge de deux jours. On ne sait pas grand chose du début de la vie colmarienne de la famille Klem. Nul doute cependant que son appartenance religieuse, ainsi que les relations de travail de Jean-Baptiste avec les membres du clergé, la conduisent à entrer dans la communauté catholique de la ville.

Parmi les rituels familiaux, il y a certainement les sorties familiales à Kientzheim où vivent les grands-parents Reffé, ainsi que la fréquentation de la messe dominicale à la collégiale Saint-Martin, la seule église catholique de la ville. Là, de temps en temps, l'évêque de Strasbourg, M<sup>gr</sup> André Raess, vient célébrer la messe à l'occasion d'une fête particulière à laquelle assiste toujours un grand nombre de paroissiens. Tel est le cas lors de la fête patronale, annoncée la veille par la grande cloche. Au cours de la grand'messe chantée du lendemain se produit la fanfare des jeunes gens de la paroisse, ainsi que les musiciens de la garnison. Traditionnellement, la cérémonie festive se termine par le dîner de la Saint-Martin, auquel sont conviés les édiles et marguilliers. Entre temps cependant, selon l'usage, l'évêque aura célébré la messe à la prison de Colmar. C'est aussi ce jour de la Saint-Martin qu'apparaît sur la table des familles la fameuse oie farcie aux marrons<sup>20</sup>.

Suivant l'exemple de son père, Alphonse se destine au métier de sculpteur et, comme d'autres jeunes alsaciens de l'époque, va suivre les cours des Beaux-Arts de Munich. Ils auront sans doute été confrontés à des penseurs comme Schlegel qui, en tant que conseiller artistique de cette école, s'était donné pour mission de répandre l'idée d'un peuple allemand élu auquel il incombait de défendre le caractère sacré de son passé avec ses mythes, légendes et poésie<sup>21</sup>. Entré à l'Académie le 5 mai 1862,

20. L'oie de saint Martin apparaît dans le vitrail nord du transept de la collégiale Saint-Martin de Colmar.

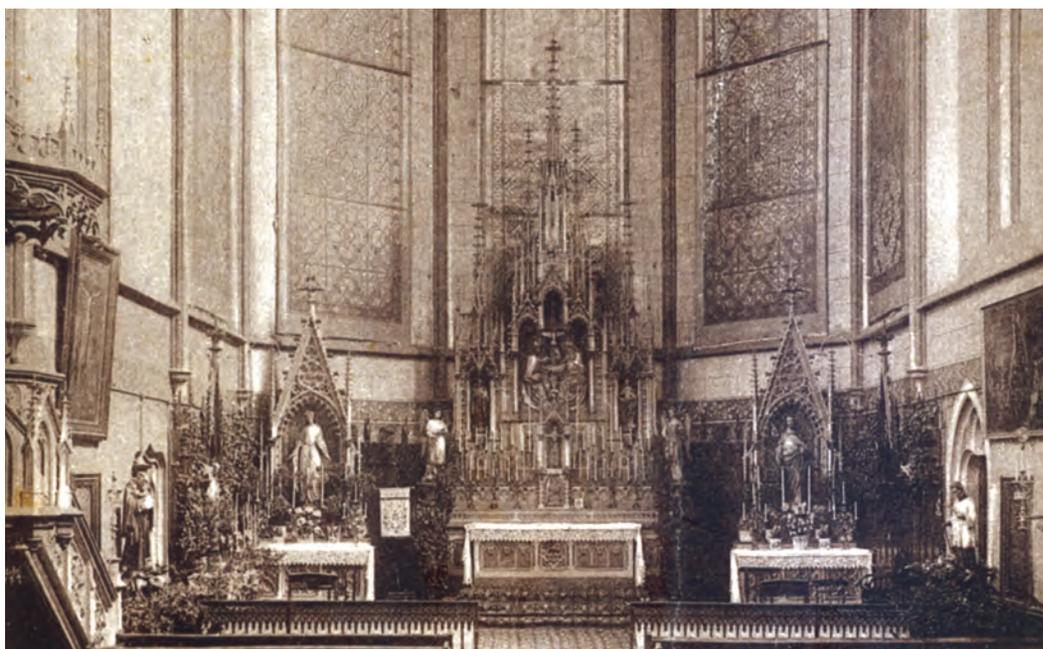
21. Les historiens Fustel de Coulanges et Joseph Bédier (*Les légendes épiques*) défendront l'idée que ce sont les Perses qui, dans les temps médiévaux, ont amené art et techniques aux peuples germains.

à l'âge de dix-sept ans, Alphonse se voit cependant dans l'obligation, dès l'année suivante suite au décès de son père, de prendre la direction de l'affaire en même temps que son beau-frère Albert Weiss.

## Des œuvres avec son frère Théophile, à Colmar<sup>22</sup>

Après avoir été chef d'atelier avec son beau-frère Weiss à partir de 1863, il lui faut après le décès de celui-ci, en 1866, initier son jeune frère Théophile au métier de sculpteur.

### *À la chapelle de l'hospice civil*



Vue ancienne des trois autels de la chapelle de l'ancien hôpital de Colmar (AHCC).

À l'occasion de Noël 1866, on remplace dans la chapelle de l'hôpital (ancien chœur de l'église des franciscains (ordre mendiant)<sup>23</sup> trois autels de style Renaissance par trois nouveaux de style gothique du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce mobilier est exécuté par Alphonse et Théophile Klem<sup>24</sup>. À la cérémonie de leur bénédiction, l'aumônier Mauses dit la messe à chacun des trois autels. En 1869, la chapelle de l'hôpital de

22. Dans cette partie bibliographique, nous ne traiterons que les œuvres effectuées à Colmar ; les autres trouvent leur place dans la seconde partie de l'ouvrage.

23. Cette « chapelle » de l'hôpital est l'ancien chœur de l'église du couvent des franciscains, dont la construction avait commencée au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. En 1775, l'église de l'hôpital est attribuée au culte protestant, puis revient au culte catholique à la suite de la Contre-réforme, pour passer à nouveau au culte protestant après l'invasion des Suédois en 1632. En 1715, le chœur de l'église, séparé de la nef et donné aux catholiques, est consacré la même année, par l'évêque de Bâle sous le vocable de la sainte Trinité. Le chœur est rendu aux protestants en 1937. L'ensemble de l'église est dédié à saint-Matthieu.

24. Coût du maître-autel 5 000 francs, celui de chaque autel secondaire : 1 000 francs.

Colmar réceptionne des frères Klem une chaire en chêne mise en polychromie ; sur la cuve figurent les statuette représentant les quatre évangélistes<sup>25</sup> qui subsistent à ce jour.



Statuettes des évangélistes de la chaire de la chapelle de l'ancien hôpital de Colmar, qui sont conservées aujourd'hui par la paroisse protestante.

### *À la collégiale Saint-Martin*

C'est aussi à cette époque que le curé Meyer entreprend la restauration intérieure de la collégiale de Colmar<sup>26</sup>. La première quête faite à cet effet permet l'installation d'un simple maître-autel au-dessus duquel est placé le tableau représentant saint Martin plébiscité par des fidèles pour qu'il devienne évêque de Tours. Cette œuvre avait été offerte à l'église par le roi Charles X à l'occasion de son passage dans cette ville en 1828<sup>27</sup>. Lambris et stalles provenant de l'église conventuelle de Marbach<sup>28</sup>, de l'abbaye de Pairis et du couvent des dominicaines d'Unterlinden, sont déménagés de l'église des dominicains de la ville. On refait les vitraux de l'édifice en utilisant des débris ramassés par un vicaire après la tourmente révolutionnaire. C'est en 1861 que le curé Meyer commande à Jean-Baptiste Klem l'autel de la Vierge.

Afin de remplacer la chaire de style rococo, qualifiée « d'abominable machine en stuc », on fait appel aux frères Klem. Le 7 novembre 1869, le *Journal de l'Alsace* indique que la chaire en chêne est désormais installée<sup>29</sup>. L'auteur de l'article, après avoir donné tous les détails des statues, écrit encore que celles-ci « [...] drapées avec une rare élégance, ont assez, mais sans exagération, cette forme qu'affecte la

25. Pour un montant de 1 800 francs.

26. Avant lui, des travaux, rendus nécessaires pour réparer les dégâts causés par l'iconoclasme de la Révolution, avaient déjà eu lieu.

27. Le tableau peint par Gassies, mari de la nourrice du duc de Bordeaux, se trouve aujourd'hui sur le mur du transept sud.

28. Les stalles de l'abbaye de Marbach furent dessinées par Gabriel-Ignace Ritter, proche parent de l'architecte Thumb, le bâtisseur de l'abbaye d'Ebersmunster.

29. Des éléments de la chaire, dont les statuette des quatre évangélistes, se retrouvent aujourd'hui sur l'autel face aux fidèles (exécution de l'atelier Jean-Jacques Erny).



La collégiale de Colmar avant l'installation des stalles de Théophile Klem (AMC).



La chaire de la collégiale Saint-Martin est remplacée en 1869 par les frères Klem (BNUS).



Éléments de l'ancienne chaire de la collégiale de Colmar, réutilisés sur l'autel face au peuple exécuté par le sculpteur colmarien Jean-Jacques Erny.